



J'ai fait mon travail et c'était pour la France !

FFL : Jean VANCOLIE

■ Bûcheron à 14 ans, dans un pays envahi à 17 ans, dans l'armée d'Afrique à 19 ans

Né dans une famille modeste le 15 octobre 1923, je suis l'aîné de deux enfants. Mon père, mutilé de 14-18, était cordonnier. Ma mère, ouvrière agricole dans des exploitations légumières, tenait aussi la maison. En 1940, nous habitons Bouvignie dans le Nord entre Lille-Tourcoing, Douai et Valenciennes. Ce bourg aux maisons et bâtiments en briques rouges, édifié au milieu des bois, avait sa population qui oscillait entre 1000 et 2000 habitants suivant les guerres. Chez nous, il n'y avait pas beaucoup d'argent ; aussi ai-je quitté l'école à 13 ans, avec en poche le seul Certificat d'études. Étant costaud, j'ai été embauché comme bûcheron et depuis coupais des arbres dans la seule forêt de cette région de mines de charbon.

Début 1942, l'Occupation s'étant installée, les Boches se sont calmés. Mais ils rafaient de temps en temps des jeunes pour leurs chantiers du Mur de l'Atlantique. Aussi fallait-il ne pas se faire remarquer. Ces rafles restaient rares dans notre région car les jeunes travaillaient dans les mines et l'Occupant avait aussi besoin de charbon !

Un jour, j'ai accompagné mon père qui rendait visite à son cousin de Douai. A l'époque, les enfants ne participaient pas aux conversations des adultes. C'est donc avec surprise que j'entends ce cousin s'adresser à moi : « - Tu sais que je m'occupe des jeunes que je rencontre ? - Et pourquoi ? - Pour qu'ils s'en aillent ! - Mais où ? - Pour qu'ils s'engagent pour l'Afrique. Et té tio, t'as les pieds plats ? - Non, ils sont normaux. » Puis, me quittant du regard, ce cousin reprend sa conversation avec mon père.

Deux mois après, alors que ces paroles me trottaient dans la tête, je rencontre à nouveau ce cousin qui me dit sans plus : « Tu viens me voir à Lille à la caserne des bleuets. » J'informe alors mon père : je voudrais m'engager. Et il me donne son accord. Je me rends donc à la caserne proche de la gare de Lille où travaillait le cousin. A mon grand étonnement, la gare est pleine de soldats allemands et surtout il y a des Français, en uniforme français ! C'étaient ceux de la Légion anti-bolchevique qui partaient pour le Front Russe. Je trouve mon contact qui me dit d'aller me présenter à la gendarmerie de Marchiennes. C'est là que j'ai signé mon engagement de trois ans pour l'Afrique du Nord. J'avais 19 ans.

■ L'Afrique du Nord, les Américains et choisir son camp !

Quelques jours plus tard, je suis envoyé à Tarbes et intégré au 2^{ème} Hussards. Quinze jours après, partis de Marseille, nous débarquons à Alger et sommes dirigés sur Oran où je suis incorporé dans les Chasseurs d'Afrique. Le 8 novembre, je m'en souviens très bien car, souffrant d'une furonculose aiguë, j'étais hospitalisé à Oran et l'hôpital donnait

sur le port. Ce jour-là, par les baies vitrées, j'ai vu les américains débarquer et, spectacle affreux, certains prendre feu sur la digue.

Nous, les hospitalisés, on nous déménage aussitôt à Misser Ghin, coquette petite ville située au pied méridional du massif du Murdjadjo au sud-ouest d'Oran. Nous sommes accueillis par les Pères Blancs, ceux qui ont créé la clémentine. Il y en avait de magnifiques plantations ainsi que des vignobles et une tannerie. Bien soigné et vite guéri, je me retrouve dans l'Unité en poste sur place, sous les ordres d'un maréchal des logis dont je tairai le nom. Nous avons pris position dans une tranchée avec les montagnes derrière nous et ce chef donna ordre à la dizaine que nous étions : les américains sont nos ennemis. S'ils arrivent, vous faites feu. Abasourdi, je me suis mis à penser très vite en regardant la file de soldats qui comme moi se mettaient en position : je supposais que certains étaient peut-être d'accord mais je supposais aussi que ce n'était nullement l'idée des autres, dont je faisais partie. Et je décidais que si cela m'était possible, je détruirai ceux qui seraient contre les Américains étant donné que ceux-ci s'étaient battus pour nous en 14-18 !

D'où nous étions, on voyait très bien La Sénia, l'aérodrome d'Oran. Les Américains y étaient mais ils ne firent pas mouvement vers nous. Le lendemain, il se passa quelque chose d'inimaginable. Alors que nous étions en route pour un autre secteur, avec cette fois-ci les montagnes devant nous, nous sommes arrivés au beau milieu d'une troupe américaine. Ces soldats étaient en train de monter un grand écran blanc de cinéma ! La rencontre s'est passée très naturellement et nous avons fraternisé.

■ Rejoindre les Français Libres

La nouvelle que des Français Libres se trouvaient aussi en Afrique du Nord (en Tunisie) se répand. Moi, et je sais que je ne suis pas le seul, je décide de désertir à la première occasion pour les rejoindre. Je suis certain que beaucoup y songent aussi mais la méfiance et la crainte des représailles fait qu'on n'en parle pas. L'encadrement, resté foncièrement vichyste, se doute de quelque chose, aussi décide-t-il de nous déplacer à Biskra, en plein désert, à plus de 400 kilomètres au sud-est d'Alger. Puis, au bout de quelques jours, nous envoie sur Constantine. C'est là que je déserte et, à pied, pars en direction des troupes Alliées avec l'espoir de tomber sur des Français Libres. En fait, je suis ramassé par un camion anglais où se trouvent déjà plusieurs soldats français, déserteurs comme moi ! A la demande des Anglais, j'enlève mon uniforme français et revêts une tenue britannique : short, chemisette et calot. Puis on me donne des biscuits et à boire.

Les Anglais nous conduisent directement en Libye et là, nous débarquent dans un camp de Français Libres. Un officier, un lieutenant si je me souviens bien, nous interroge et nous demande notre spécialité. Ayant répondu : chef radio, excellent en morse, je suis mis à part. Nous stationnerons assez longtemps en Libye et serons constamment à l'entraînement.

Pourtant, une fois, nous fûmes conduits à Sabratha pour assister, sur les gradins de son théâtre romain, au tour de chant de Germaine SABLON qui racontera : « *En juillet 1943, venant de Londres, j'arrivais en Tripolitaine, je chantais pour la 1^{ère} D.F.L. et pour la Colonne LECLERC. Lorsque je parus dans le cadre grandiose du théâtre antique romain de Sabratha, inondé de lumière par un clair de lune magnifique, lorsque je descendis l'immense escalier de pierre entre les hautes colonnes de marbre rose, l'émotion de ces hommes, exilés de France depuis deux ans, n'avait d'égale que la mienne. C'était*

la première chanson de France chantée par une Parisienne qu'ils entendaient depuis longtemps. » (1)

■ L'Angleterre, la France et la bataille de Normandie

Et puis un jour, raconte Jean VANCOLIE, on apprend qu'on nous envoie en Angleterre. L'embarquement a lieu à Oran le 20 mai 1944. Arrivés à Liverpool, nous sommes cantonnés à Hornsea, petite ville côtière du Yorkshire. Le 29 juillet nous embarquons sur un cargo et atteignons la côte française. Là, nous sommes transbordés sur des péniches de débarquement avec notre matériel dont nos automitrailleuses (2). Le 3 août, nous foulons enfin le sol de France sur la plage de Grandcamp (Calvados). Tous les soirs, la Luftwaffe venait pour nous canarder. Heureusement, nous avons notre DCA qui les "allumaient". Nous nous jetions sous nos véhicules camouflés le long des haies dans les chemins creux de Normandie. Les éclats d'obus ricochaient dans tous les coins.

Après la bataille de Normandie, les Américains et la 2^{ème} DB foncent vers le sud, c'est "l'opération Cobra". Ils libèrent Avranches le 31 juillet, puis se scindent en trois colonnes. Fougères est libérée le 3 août, puis Vitré et Domfront où l'obusier (3) commandé par RONDEAU a été touché ; seul PIERI s'en est sorti mais brûlé au 3^{ème} degré. Mayenne et Laval seront libérées le 5 août et Château-Gontier le 6 août. Jean se souvient peu des villes où il passe ou qu'il contourne. Il se rappelle par contre très bien de l'accueil chaleureux de la population, souvent étonnée qu'il soit français.

■ À la pointe de la 2^{ème} DB de LECLERC

Jean VANCOLIE faisait partie des avant-gardes qui, à la pointe des Unités, filaient en reconnaissance et éclaireur. Dans leur automitrailleuse, ils étaient jeunes, d'un courage fou, roulant à tombeau ouvert, à la recherche des premières lignes ennemies. Ils allaient sur les routes de France régulièrement encombrées de tout ce que les Allemands en déroute abandonnaient. Parfois, raconte Jean, nous remontions une colonne encore fumante de véhicules dévastés par une attaque de chasseurs alliés. Et puis, de temps en temps, c'était le contact brutal avec une position ennemie parfaitement camouflée. Les Allemands disposaient d'armes anti-chars redoutables (4), que seules l'aviation ou la prise à revers arrivaient à neutraliser. Dès le premier tir, coup de frein et changement de direction pour se mettre, si possible à couvert, sinon hors de portée, puis le repérage. Le gros des troupes arrivé, avec l'action combinée des chasseurs bombardiers américains Thunderbolt et de notre artillerie, la position était enlevée. Et la course reprenait.

Notre Unité contournait Le Mans par le nord-ouest en direction d'Alençon quand, le 11 août, nous tombons au lieu dit La Hutte, sur un regroupement de blindés allemands

notes

- (1) Extrait des souvenirs de Germaine SABLON, Française Libre. Revue de la France Libre, n° 79, 18 juin 1955.
- (2) Véhicule blindé de reconnaissance. Celui de Jean VANCOLIE est du modèle Ford M8, armé d'un canon de 37 mm et de 2 mitrailleuses. 4 hommes d'équipage : chef de bord, tireur, pilote, copilote radio, poste tenu par Jean VANCOLIE.
- (3) Obusier : pièce d'artillerie tractée au canon court. Efficace et précis, le présent modèle, américain, est le M2AI, calibre 105 mm.
- (4) Canon PAK 75, chars tigers au canon de 88 mm, lance-roquettes Panzerschreck.

proche d'un point de résistance solidement tenu par nos ennemis. Les arbres avaient été abattus sur la route et nous nous étions arrêtés à l'abri de ces arbres pour observer ce qu'il pouvait bien y avoir plus loin. Nous apercevions le carrefour au croisement de la route de Fresnay-sur-Sarthe et de la route nationale, mais c'est tout. Soudain, un tir de 75 atteint le véhicule de tête, nous fonçons sur ce canon. L'automitrailleuse de SOUBIE les frôle, de sa tourelle il arrose les servants à la mitrailleuse puis, les ayant dépassés, il fait tourelle arrière et avec le 37 touche le canon en pleine culasse. Mais nous sommes encerclés, nous lançons des fumigènes mais les Boches sont toujours là. Le combat se poursuit à la mitrailleuse et au canon. DE PAULIN se fait faucher par une rafale, ROBIOU se fait couper le nez en deux. Je le vois encore tenant son nez à la main et sautant au milieu de la route, et nous, lui criant de sortir de là. Notre chef prend sa place à la tourelle, il est tué. PIERI prend une balle qui traverse son casque mais sans le toucher. Assommé, il dégringole à l'intérieur de l'obusier. GUENA (5), touché d'une balle en pleine poitrine, s'écroule sur sa tourelle, nous manœuvrons pour nous protéger mutuellement pendant que les autres vont le dégager. FITOUSSI, qui venait donner un coup de main, se fait faucher par une rafale. Heureusement nos blindés arrivent et nous sommes dégagés ! Les boches se replient sur la route de Fyé. Les blessés sont emmenés en Jeep vers les ambulances. Les équipages sont reconstitués.

Trop fatigué pour poursuivre son récit dans le détail, Jean VANCOLIE va arrêter de rassembler et de raconter ses souvenirs. Le texte qui suit en contient néanmoins, organisés sur une trame tirée de l'Histoire de son Unité.

■ Foncer pour libérer Paris

La progression reprend et les manœuvres combinées des Alliés réussissent à encercler deux corps d'armée allemands (6). Le 22 août, alors que Paris vient de se soulever contre l'Occupant allemand, LECLERC lance la 2^{ème} DB vers la capitale qui sera atteinte le soir du 24 août. Jean VANCOLIE et ses compagnons reprennent leur course, passent par Chartres, Rambouillet et participent à la reddition de la garnison allemande du mont Valérien (7). Puis c'est la libération de Paris. Jean en gardera un souvenir ému et inoubliable. Un (8) de ses copains de guerre raconte : « J'ai assisté à l'arrivée de DE GAULLE à Paris, j'étais devant l'hôtel de ville, toi aussi tu devais y être. Je vois encore la scène. DE GAULLE dans une voiture décapotable avec LECLERC, KOENIG (9) et DE LARMINAT (10). Ils arrivent à notre hauteur quand une voiture FFI, une traction,

notes

- (5) GUENA Yves rejoint DE GAULLE à Londres en Juin 1940. Après la guerre, il entre en politique puis sera Président du Conseil constitutionnel.
- (6) C'est la "poche de Falaise" où la 7^{ème} et la 5^{ème} armée allemande sont encerclées par les Polonais et les Canadiens au nord, les Anglais à l'ouest, les Américains au sud et les Français à l'est. Elle tombera le 21 août après de meurtriers combats.
- (7) Le mont Valérien fut pendant l'Occupation allemande l'un des principaux lieux de détention et d'exécution des otages et des Résistants.
- (8) Extraits d'une lettre adressée à Jean VANCOLIE par son ami RENELIER.
- (9) KOENIG rejoint DE GAULLE en juillet 1940, commande les Forces Françaises Libres à Bir Hakheim. Il sera général en chef des Forces Françaises de l'Intérieur.
- (10) DE LARMINAT, en 1940, rejoint les Forces Françaises Libres en Palestine ; il sera un des plus brillants officiers supérieurs de DE GAULLE.

a doublé la voiture du Général, lui a fait une queue de poisson, ce qui a obligé la voiture du Général à s'arrêter. A ce moment là, d'en face, on tirait en direction du Général et de nous, les balles sifflaient. SAVELLI nous a ordonné de monter dans nos véhicules (nous en étions sortis et étions au garde-à-vous). Nos automitrailleuses se sont mises à tirer à feux croisés en direction des coups de feu. Tous les civils qui étaient massés sur cette place étaient à plat ventre. Il y avait des souliers qui traînaient un peu partout. 14 miliciens ont été arrêtés par la suite. »

■ Mais il faut poursuivre la guerre... jusqu'à la Victoire !

Jean VANCOLIE participera à tous les combats qui jalonnent alors la "chevauchée" de la 2^{ème} DB. Septembre 1944, c'est le début de la terrible Campagne des Vosges et d'Alsace. L'un des frères d'armes (11) de Jean VANCOLIE raconte la violence des combats : « Nous étions en tête de la reconnaissance commandée par le Commandant MOREL DE VILLE. Un canon anti-char 88 allemand a tiré juste devant nous. STEVENOT, notre conducteur, avait des éclats à la tête et à la colonne vertébrale ; Pierre HUBRSWILLER, lui, avait le coude coincé dans la culasse de son canon et il était bien handicapé ! STEVENOT et moi-même avons réussi à ramener notre véhicule et à secourir alors les blessés. Au cours de cette reconnaissance, dans les automitrailleuses à côté de nous, les brigadiers SALAS, DE PARIS et le Spahi MARQ ont été tués. Nous avons entendu pendant quelques minutes SALAS appeler au secours, les véhicules brûlaient, puis ce fut le silence radio. » Strasbourg est libérée le 23 novembre. Puis ce sont, en janvier 1945, les combats pour la réduction de la poche de Colmar.

La 2^{ème} DB est alors envoyée en renfort pour faire tomber les poches de résistance allemandes de l'Atlantique. Elle participe victorieusement à la prise de la poche de Royan. Jean VANCOLIE et sa division vont, enfin, repartir sur le Rhin et entrer en Allemagne jusqu'en Bavière. Le 7 mai, la veille de la capitulation de l'Allemagne nazie, la 2^{ème} DB s'empare du "Nid d'aigle de HITLER".

Le 23 mai, Jean VANCOLIE quitte l'Allemagne avec sa division pour Fontainebleau. Là, après avoir participé au défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées, LECLERC déclare à ses troupes lors de ses adieux : « ...Rappelez vous Koufra, Alençon, Paris, Strasbourg... et continuez en répandant dans le Pays le patriotisme qui a fait notre force. »

notes

(11) L'auteur de ce texte n'a pu être identifié.

sources

Ce récit est issu d'entretiens faits auprès de Jean VANCOLIE, d'extraits de notes écrites par lui ou tirés de ses documents personnels, de textes rédigés par lui ultérieurement ou des souvenirs racontés par lui ou ses compagnons.

Mise en forme : Marcel HUPIN, Délégué (53) de la Fondation de la France Libre.

FORCES FRANÇAISES LIBRES
ACTE D'ENGAGEMENT

N° de l'engagement 22724
 Suppléant de
 Par devant nous, Intendant militaire, «1» Capitaine DUBOIS Georges,
 représentant le Général De Gaulle, Commandant en Chef les Forces Fran-
 çaises Libres, a comparu M «2» Vancolie Jean et dame
 M «2» Vancolie Jean et dame a déclaré :

— avoir pris connaissance du statut du personnel des Forces Françaises Libres.
 — s'engager à servir dans les Forces Françaises Libres.


KAIROUAN le 9 Juillet 1943

Le Suppléant de l'Intendant Militaire «1»

Lu et approuvé «3»
En l'approbation

Signature de l'engagé
Vancolie

Signature de deux témoins
Houret Hing



(1) nom de l'Intendant Militaire ou de l'Officier en faisant fonction
 (2) nom et prénoms de l'engagé, le grade éventuellement
 (3) mention à porter en toutes lettres de l'engagé.

L'acte d'engagement est établi en deux exemplaires :
 L'exemplaire blanc est conservé par le bureau de rattachement
 L'exemplaire vert est à remettre à l'engagé.

1943 à Kairouan (Tunisie). Acte d'engagement de Jean VANCOLIE dans les Forces Françaises Libres.



Notre commandant : BERGAMIN après les combats de La Hutte au nord du Mans.



Jean VANCOLIE devant son automitrailleuse le 24 août 1944,
jour de l'entrée de la 2^{ème} DB dans Paris.



Le général LECLERC dans les Vosges.

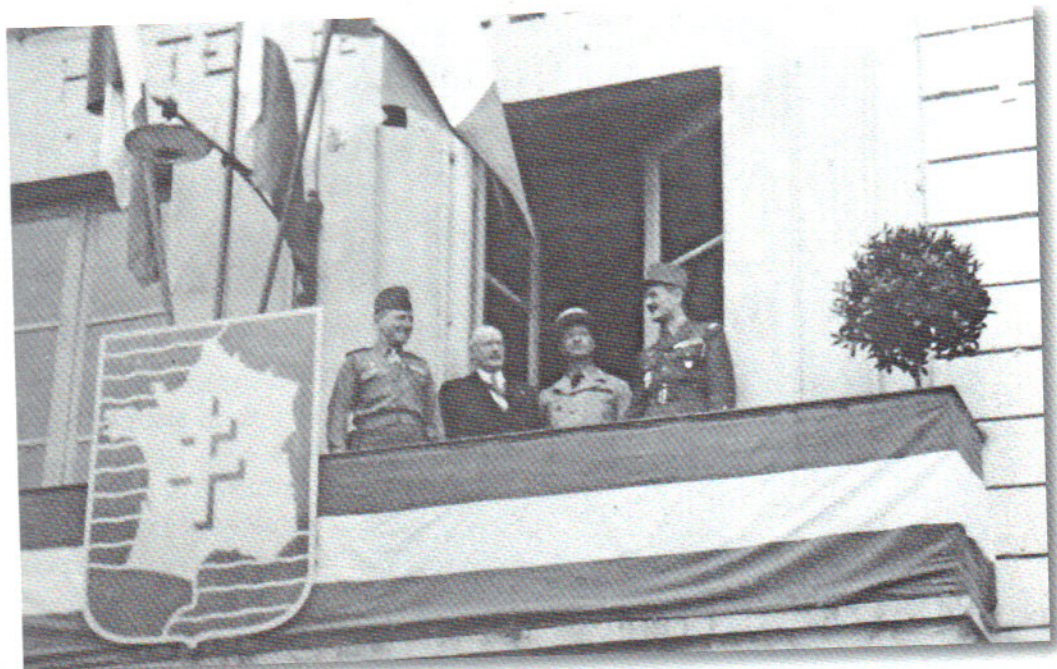


Pendant le terrible hiver 1944-1945 durant la Campagne d'Alsace.



L'équipage de l'automitralleuse "Yvonne" en Alsace.

« HUBERSWILLER ; GUILINI ; PIETRI ; VANCOLIE et Black, notre fidèle chien. »



24 mars 1945, à Argenton-sur-Creuse, RÉMY ; le Maire ; ? ; LECLERC.
La 2ème DB en route pour la poche de Royan.



Ses compagnons de combat :
CARRE ; STEVENOT ; PUJOL ; VANCOLIE ; BUVRAN ; BROQUERE ; DELAMER ; GIRARD.



Jean VANCOLIE armé d'un pistolet mitrailleur Thompson M1 A1.
« Photo prise à Steffe, petit village à quelques kilomètres du Nid d'aigle
d'Adolphe HITLER à Berchtesgaden, après la reddition d'Adolf en mai 1945. »



Jean VANCOLIE à Bois-le-Roi en 1945 après la
reddition de l'Allemagne nazie.